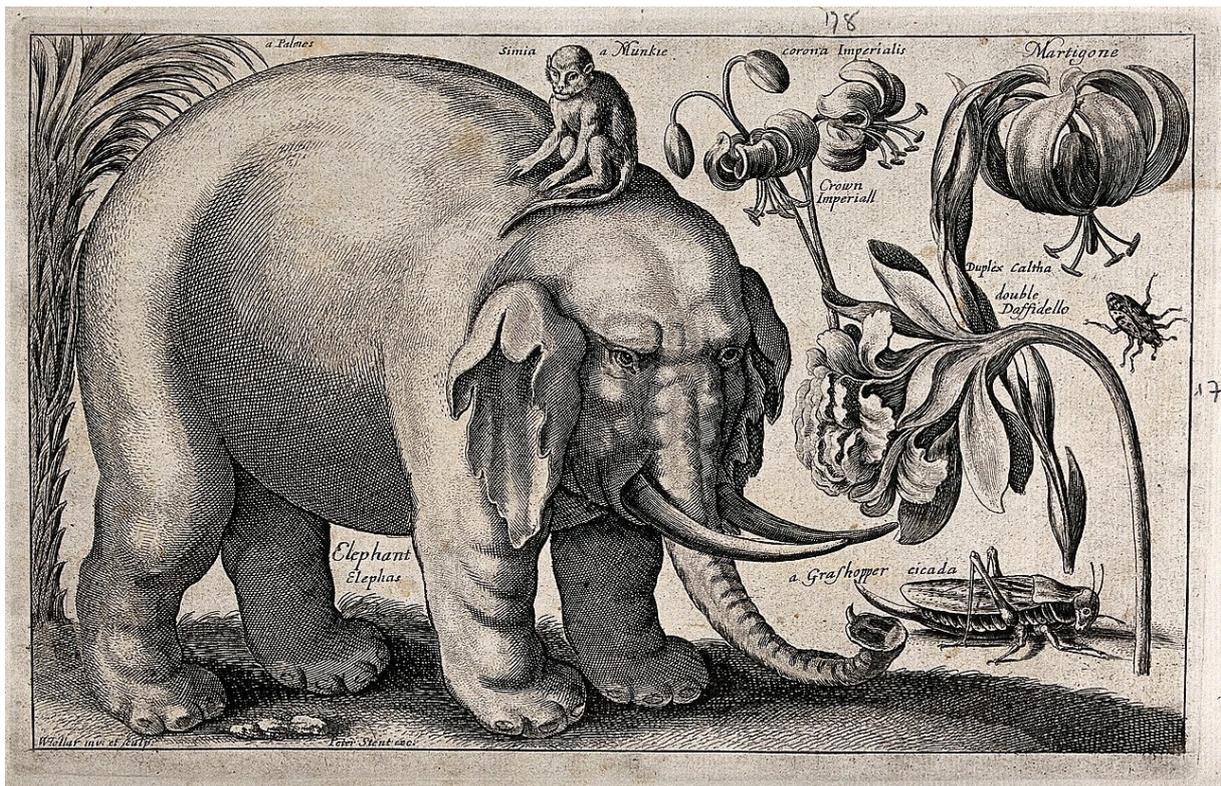


RUBEN

Michel Persitz

©2025



Il était une fois...

Non pas parce que cette histoire s'est déroulée il y a très longtemps et que le narrateur ne sait plus très bien quand...

Il était une fois...

Non plus pour signifier qu'il s'agit d'un conte de fées et préparer le lecteur à frissonner en entrant dans un monde à la fois merveilleux et effrayant...

Il était une fois, tout simplement parce qu'à ma connaissance, tout ce qui fut, ne fut qu'une seule et unique fois. Contrairement aux esprits savants qui prétendent que si cela fut une fois, cela pourrait se répéter à l'avenir, je maintiens que ce qui fut, fut, et n'advient plus. Un cas unique.

Un point c'est tout.

Il était donc une fois, pour en finir avec le début interminable de cette histoire, un éléphant. Un pachyderme classique. Rien de remarquable. Sexe masculin, âge adulte, poil gris terne, taille : trois mètres dix, en accord les critères de l'espèce, poids : cinq tonnes huit cent trente-cinq, considérable mais dans la norme pour un mâle de cette taille et de cet âge.

Bref, un éléphant normal. Avec deux défenses en ivoire, une longue trompe, une queue ridicule, des oreilles mobiles, chassant paresseusement les mouches et avec ces petits yeux vides et inexpressifs qui sont le propre des animaux ayant le cerveau encombré de philosophie.

Cela semblait un éléphant sans mystère, sur lequel un pèlerin pressé traversant la brousse ne se retournerait pas. Ce n'était pas le genre d'éléphant qu'affectionnent les enfants, en costume vert avec un chapeau melon, voyageant en ballon ou en chemin de fer en compagnie d'une vieille dame. Notre éléphant était un parfait exemple d'*elephantus quidamus africanus*.

La seule chose remarquable à son propos échappait à l'observateur. A l'instar de la lettre cachée du conte d'Edgar Poe, ce qu'il y avait d'étrange à propos de cet éléphant était tellement énorme que personne ne le voyait.

Il était seul. C'était un éléphant solitaire.

Point d'autres éléphants vaquant à droite à gauche, devant ou derrière, comme c'est l'usage chez ces bêtes-là dont l'instinct grégaire n'est pas sans rappeler celui des moutons.

On a beau savoir que les éléphants vivent en troupes, voyagent en groupe, se goinfrent d'écorces, de fruits et de feuillage, en bande et vont finalement mourir en famille dans de vastes cimetières collectifs cachés des hommes, bizarrement, on ne remarque pas l'étrangeté de la silhouette d'un éléphant solitaire se profilant au soleil couchant, entre deux baobabs sur fond de savane et de ciel rosissant.

Curieusement, la découverte inopinée d'un éléphant errant au singulier, intrigue davantage les conteurs que les scientifiques. Ils flairent l'anguille sous la roche. Cet éléphant cache forcément quelque chose. Il y a matière à narrer. Le conteur avisé devine l'histoire dissimulée dans l'ombre du vagabond géant. Un drame peut-être ? Comme dit le proverbe : "*Rien de ce qu'il y a sous la chevelure n'est inconnu du pou.*" Ou du peigne ! C'est pourquoi les meilleurs conteurs sont souvent des coiffeurs.

Cet éléphant s'appelait Ruben.

Afin de protéger la vie privée des protagonistes, nous avons volontairement changé leurs noms.

Certains très vieux éléphants aux défenses tordues et jaunies par le poids des ans racontent à la veillée que selon le *Targoun Sheni*, c'est une aïeule de Ruben, *Ségula*, une éléphante blanche, la favorite de la reine de Saba, qui la déposa aux pieds de Salomon à Jérusalem. D'autres vieilles trompes ridées, les oreilles en lambeaux, à demi-sourds et à demi aveugles, mais bavards, rétorquent que le *Targoun Sheni* raconte

n'importe quoi. Polybe était catégorique : un ancêtre de Ruben, un colosse nommé *Magon*, a traversé les Alpes, portant Hannibal avec armes et bagages jusqu'aux portes de Rome, avant d'être capturé par Scipion qui fit cadeau de sa peau et de ses défenses au roi Fäziladas, lequel les fit poser au-dessus de son trône dans son palais de Gondar. Aujourd'hui, la peau a été réduite en poussière, seules demeurent les défenses qui reposent sûrement quelque part dans une caisse perdue dans les sous-sols du British Museum.

Sous l'arbre à palabres, quelques jeunes éléphants, mâcheurs de khat, au lieu d'écouter avec respect et tirer profit de la sagesse des anciens, rigolent à s'en frapper la trompe sur les cuisses. Foutaises et fariboles, radotages de pépés gâteaux. - Moi je vous le dis, affirme le plus insolent, Fäzilidas s'est étouffé en voulant bouffer les boules de ce sacré baiseur de Magon ! Un autre avance sa version : Pas du tout ! La grand-mère de Ruben, *Libolo*, a été capturée par des bandits Mau-Mau et échangée contre un accordéon et un tonnelet de rhum sur le port de Mombasa. Chacun son tour, les autres en rajoutent à qui mieux mieux sur la généalogie de Ruben.

Bref, le flou demeure sur ses origines, ce qui en dit long sur la prétendue mémoire des éléphants.

Un œil exercé pouvait tout de même remarquer quelques signes distinctifs chez Ruben. Une bosse aquiline au sommet de la trompe, une démarche la tête baissée et penchée, "*comme-s'il-portait-le-poids-du-monde*". Parfois, Ruben s'isolait pour implorer ou maudire les cieux. Il se dressait sur ses pattes arrière, levait celles de devant et la trompe vers le ciel. Il barrissait à rendre l'âme. On aurait juré un naufragé. Cela se savait et ce n'était pas bon pour son image de possible futur chef de clan. Un futur chef ne doit pas être dépressif.

Sauf en captivité, où ils deviennent neurasthéniques, les éléphants se lamentent rarement sur leur sort. En liberté, ils ne sont pas censés éprouver de la mélancolie, mais Ruben en éprouvait tout de même.

Il faut dire à sa décharge que Ruben avait quitté Eunice et le jeune

Samson.

Sans très bien savoir pourquoi, ni où il allait, Ruben avait déserté le clan.

Malgré la réprobation générale, Ruben avait cessé de suivre l'éléphant dominant qui le précédait sur la piste. Il était sorti du rang. Ruben cherchait sa voie. Ruben errait à la frontière de deux mondes. Ruben était déboussolé.

Il traçait son chemin en marge du troupeau. Il ne s'éloignait jamais très loin car il revenait le soir pour observer les siens à travers arbustes et broussailles.

- Qui suis-je, s'inquiétait-il ?

Ruben n'était plus tout à fait un éléphant comme les autres, c'est-à-dire plus tout à fait un éléphant bien qu'il en ait l'apparence.

- Il réfléchit trop, cela ne le mènera nulle part, murmurait-on au point d'eau.

On jasait dans son dos. Ruben donnait des signes de faiblesse, il y avait donc une place à prendre.

Quant à Eunice, elle recevait depuis peu des regards inconvenants, des mouvements d'oreilles suggestifs de la part de jeunes éléphants égrillards qui rôdaient trop près de son côté.

Ruben lorgnait parfois vers la montagne dont les cimes enneigées l'attiraient.

- J'ai besoin de changer d'air, ruminait-il.

Mais l'éléphant n'est pas un chamois ni un bouquetin, il est mal à l'aise sur les parois abruptes et les pentes verglacées. L'éléphant ne trouve rien à manger sous la neige. Par ailleurs, il fait beaucoup trop froid en altitude pour les éléphants. Ils ne possèdent pas de chaude fourrure pour se pelotonner en boule au fond d'une grotte et hiberner.

Malgré les jolies images du Kilimanjaro figurant sur les boîtes de chocolats tanzaniens, s'établir à la montagne, ce n'est pas une bonne idée pour un éléphant.

La forêt profonde le tentait également pour se refaire une vie nouvelle. La sylve était pleine de chants colorés, de bruissements et de mystères. On sentait des richesses inépuisables, des odeurs de mousses et d'écorces appétissantes, des parfums fruités, toutes sortes de créatures agiles, furtives, étranges cavalaient au ras du sol ou sautaient d'arbre en arbre. Cela sentait l'aventure.

Comme tous les jeunes éléphants, malgré les interdictions et les recommandations réitérées de sa mère, Ruben avait franchi la lisière de la forêt. Comme les adolescents délurés de la troupe, il avait traversé le fleuve. Il avait barri à tue-tête, gesticulé, effrayé quelques paisibles cultivateurs, piétiné leur champ de sorgho, il avait même renversé leur carriole avec sa trompe avant de déguerpir. Une fois sur la rive du fleuve, il s'était longuement roulé dans la boue, se bousculant et s'aspergeant avec les autres adolescents sous le regard indifférent des crocodiles qui avaient déjà vu les parents des garnements faire de même à leur âge.

La jungle profonde, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée, mais Ruben sentait confusément que ce n'était pas non plus le milieu rêvé pour un éléphant de brousse.

On a beau se croire fort et costaud, il faut toujours être prudent quand on est un éléphant. Surtout solitaire. Il faut faire attention à ne pas renverser la vaisselle quand on traverse un magasin de porcelaines. Faire attention quand on fait le poirier sur une seule patte. Surtout ne pas trébucher du tabouret et écraser la petite demoiselle du cirque qui agite sa baguette. Il faut se dissimuler pour semer les oligarques qui veulent accrocher votre tête dans leur salon comme un trophée. Il faut flairer la présence des braconniers sans scrupule, des Chinois trafiquants d'ivoire et de poudres aphrodisiaques, sans oublier l'apparition soudaine des dangereux terroristes tchéchènes aux dents en or.

Plus inoffensifs, il y a les bus Toyota décapotables remplis de touristes

qui vous mitraillent avec leur téléphone. Ceux-là, on peut les approcher sans danger pour manger leurs *Pringles* trop salés, des marshmallows ou des donuts trop sucrés dont ils se débarrassent volontiers, même avec l'emballage, malgré les écriteaux interdisant de nourrir les animaux.

Dans tous les cas, fréquenter les hommes ce n'est pas bon pour les éléphants et tous les autres animaux non plus d'ailleurs. Souvent on en meurt.

Le décor ayant été campé, le vif du sujet commence un soir de septembre, à la nuit tombante. Ruben chemine à la lisière de la forêt. A l'ouest, le soleil fait son numéro de grand disque rouge orangé en équilibre sur l'horizon et permet aux artistes de photographier comme sur les calendriers, au-dessus du lac miroitant, un inévitable envol de flamants roses, avant de retourner au bar du lodge pour partager leurs plus belles images de la journée sur les réseaux sociaux. A l'est, monte le tintamarre fascinant des noctambules de la forêt, tandis que les étoiles se réveillent sur fond de ciel indigo et que la lune fait son apparition au-dessus de la canopée.

Le soir est un moment difficile pour les éléphants en proie au vague à l'âme. Des pensées plus pesantes qu'un camion de grumes remontent visqueuses à la surface. Ruben chemine à pas lents, le front bas, la tête remplie de nostalgie. Il a bien remarqué lors de ses dernières discrètes observations qu'Eunice était soucieuse. Faute d'autorité paternelle, le jeune Samson devenait colérique, il barrissait avec insolence devant sa mère, il remuant furieusement les oreilles, grattait le sol comme font les jeunes mâles adultes pour se faire remarquer des femelles. Il fallait que Ruben lui parle. Trouve les mots. Soit entendu. Que peut dire à un éléphanteau rebelle un père qui a pris la tangente ?

Ruben n'est pas très fier. Il a dîné léger, sans appétit, quelques kilos de feuilles d'eucalyptus dont il conserve encore le goût dans la bouche. Il a bu l'eau vaseuse d'un marigot. Le spleen l'envahit. Une envie d'ivresse, comme quand il avait renversé et sifflé une calebasse de vin de

palme. Il est temps de s'allonger, sombrer dans le sommeil. Demain sera une meilleure journée. Il cherche une clairière paisible, sans singes. Les singes sont toujours très énervés par la présence d'un éléphant dans la forêt. Ils ne tiennent pas en place, ils crient, sautent en l'air, trépignent, défèquent, lancent tout ce qu'ils trouvent pour le faire déguerpir. Ruben n'aime pas les singes, quoique les très gros soient plus paisibles. Ruben a remarqué que d'une façon générale plus le mammifère est gros moins il cause d'ennuis, du moins si on le laisse tranquille. Demandez aux baleines, aux hippopotames, aux rhinocéros ou aux gorilles ce qu'ils en pensent. Ce sont les meilleurs voisins du monde. Jamais ils ne cherchent les ennuis. Rien à voir avec toutes ces petites créatures qui ne tiennent pas en place, qui courent, s'agitent sans raison, sautent, virevoltent, sifflent, jacassent à propos de tout et de rien.

Ruben a enfin trouvé un endroit propice, il pousse de la trompe quelques quintaux de feuilles mortes vers le tronc d'un arbre pour se faire une litière et il s'écroule sur le flanc avec un soupir éléphantique.

Ruben attend le sommeil, absorbé par ses pensées moroses lorsqu'il ressent une petite démangeaison du côté de la cuisse en contact avec le sol. Il remue un peu. Les éléphants se tortillent avec difficulté. Il soupire et retourne à ses sombres méditations.

La démangeaison recommence. Une sorte de piqûre, sauf que même le plus gros moustique, même la plus grosse fourmi rouge, est incapable de percer la peau d'un pachyderme adulte. Ruben gigote un peu. Les éléphants peuvent gigoter à la rigueur, mais assez maladroitement.

La démangeaison reprend. Ruben décide de se relever pour examiner la cause persistante de son inconfort. Il se redresse dans un nuage de feuilles mortes. Un éléphant qui se redresse, ce n'est pas aussi rapide, simple et gracieux qu'une antilope, un guépard ou un lièvre qui détale. L'éléphant ne bondit pas. Il lui faut du temps et quelques efforts pour décoller ses six tonnes et les arracher à la terrible attraction

terrestre. Ruben regarde à ses pieds, à droite, à gauche, devant, derrière. Ruben ne voit rien du tout.

Parce qu'il fait nuit.

Parce qu'il y a trop de poussière en suspension dans l'air.

Parce que les éléphants qui ont l'ouïe fine ne possèdent qu'une très mauvaise vue.

Il fouillasse de la trompe au ras du sol à la recherche d'un caillou pointu – les clous sont rares dans la forêt -, il fouillasse, mais il ne trouve rien, ou plutôt il ne trouve qu'un trou. Un trou de rien du tout, creusé entre deux racines. Par curiosité enfantine, l'innocent y introduit le bout de sa trompe, mais il la retire aussitôt en poussant un cri de douleur !

"Ouille!" barrit Ruben.

Un animal caché dans le trou vient de le mordre cruellement à l'extrémité de son second endroit le plus sensible !

- Désolée, mais vous l'avez bien cherché, déclare une petite voix féminine à la fois ironique et un peu inquiète tout de même.

Une jeune renarde argentée est sortie du trou. Ouf, ce n'est pas un serpent venimeux pense Ruben un peu honteux de sa frayeur.

La lune se décide enfin à percer à travers la ramure. Ses pâles rayons traversent la poussière en suspension et ce sont des millions de petits éclats de lumière qui flottent au-dessus d'eux.

- C'était absolument féérique, magique, terriblement romantique, déclarera souvent Ruben plus tard, une boule dans la trompe en se remémorant la scène.

L'élégante petite renarde – trois kilos, grand maximum - regarde effrontément l'éléphant balourd, humilié d'avoir crié trop fort car il a ressenti plus de peur que de mal.

- Vous étiez couché sur mon terrier. Il allait s'effondrer. J'allais périr étouffée, écrasée... minauda la renarde en battant de ses longs cils.

- Excusez-moi. Je suis confus. Il faisait sombre. Je n'avais pas remarqué votre... J'ignorais votre présence dans ce... sous cet arbre. D'habitude je ne dors pas sous les arbres...

Ruben baisse le front et balance lentement sa trompe à la hauteur

de la renarde pour manifester combien il est désolé.

- C'est vrai que d'ordinaire, vous autres, les éléphants, on ne vous voit pas trop par ici... Surtout un seul. Vous vous êtes égaré ?

- C'est-à-dire... Non, non, pas égaré. Quoique...

Ruben ne sait pas comment expliquer sa présence solitaire dans la forêt.

- Un éléphant grand comme vous, perdu dans la forêt, ça alors ! Vous ne retrouviez pas le chemin de votre troupeau ? Il fallait semer des petits cailloux blancs, pardi ! Votre maman ne vous a pas appris ça ?

- Mais non voyons, bougonne Ruben, je n'étais pas perdu, je cherchais à m'isoler un peu, voilà tout.

La renarde est perplexe. Elle est encore plus jolie quand ses yeux sont étonnés et qu'elle remue légèrement son petit museau.

Elle a mis dans le mille. Bien sûr qu'il est perdu ! Tout ce qu'il y a de plus perdu. Mais perdu dans sa vie d'éléphant, pas dans la forêt. La petite futée l'aurait-elle déjà percé à jour ?

- Bien sûr, je comprends, reprend-elle de sa voix chantante. On a parfois besoin d'un peu de solitude de temps à autre, n'est-ce pas ? Surtout si l'on vit en troupeau, du moins je suppose. Je veux dire, j' imagine. Parce que nous, les renards, nous sommes plutôt individualistes. Vous ne trouverez pas de troupeaux de renards par ici, s'amuse la renarde. Pas de meute, pas de disputes. On se salue à la rigueur quand on se rencontre, mais chez nous la règle est simple : Chacun son terrier, chacun son territoire, pas d'histoires. Si vous voyez ce que je veux dire ?

- Naturellement, hoche de la tête Ruben qui ne voit rien du tout car elle parle beaucoup trop vite et que la vie en terrier et la chasse lui sont totalement étrangères. Il cherche à gagner du temps, redresse la trompe et ajoute :

- Je m'appelle Ruben, je ne crois pas m'être présenté.

- Moi, c'est Alice.

Ruben trouve tout de suite que ce nom lui va bien. Alice est *gracieuse* songe Ruben qui n'a jamais employé ce terme de sa vie. Il est

séduit par son pelage argent, son fin museau, ses moustaches, sa longue queue presque noire, sa voix mélodieuse, ses petits yeux malicieux. Dans *malicieux* il y a Alice remarque finement Ruben qui pour un peu rougirait tant il est sous le charme de la renarde.

- Mais, je parle, je parle et vous alliez dormir. Il est tard, moi aussi j'allais me coucher. Je dois me lever tôt demain, sinon je ne ramènerais rien pour mon déjeuner. Si vous vous allongez là-bas, elle lui désigne le tronc d'un azobé (*Lophira procera*) de belle taille, ce n'est pas habité, vous ne dérangerez personne. Je vous souhaite une bonne nuit, Ruben.

- Bonne nuit, Alice.

La voix de Ruben est bizarrement émue.

- J'espère vous revoir demain, avoue-t-il timidement au moment où la queue d'Alice disparaît dans le terrier.

Elle se retourne avec son sourire un peu étrange de carnassier.

- Bien sûr, si je ne suis pas déjà partie, je vous entendrai certainement vous lever.

Elle disparaît à nouveau avec un petit rire de gorge.

Ruben essaie de se faire aussi discret que possible, il ramène doucement son tas de feuille vers l'azobé. Au lieu de se laisser tomber comme une masse, cette fois-ci, il prend soin de plier d'abord les jambes de derrière, puis celles de devant avant de se coucher sur le flanc en faisant le moins de bruit possible. Quelques oiseaux effarouchés s'envolent tout de même, mais la forêt retrouve rapidement ses bruits de la nuit.

Ruben ne s'endort pas tout de suite. Il revoit Alice. C'est la première fois qu'il approche un renard d'aussi près – plutôt une charmante renarde pour être honnête. Il en est tout énervé. Le sommeil tarde à venir. Surtout pas de flatulences ! Tout tourne dans la tête de Ruben. Eunice, Samson et maintenant Alice !

Pourquoi a-t-il quitté le troupeau ? Pourquoi est-il parti dans la forêt ? Il sombre dans un cauchemar, des centaines de singes se moquent de lui en sautant de branche en branche. Il réalise ce qui justifie l'excitation des singes... Il bande ! Ruben court de plus en plus

vite à travers les broussailles, il massacre la végétation, les singes avancent aussi vite que lui, rejoints par encore d'autres singes. Ils sont des milliers à hurler de rire et à faire grand tapage avec tout ce qu'ils trouvent. On lui lance des noix de coco. Ruben n'en peut plus. A bout de souffle, il arrive face aux terribles chutes du grand fleuve. Il n'y a pas d'issue. Il se retourne pour charger les singes, il baisse la tête, fonce, se prend une défense dans une énorme racine, trop tard, il ne peut s'en défaire, il chute, la défense casse net. Les singes cruels applaudissent du haut des branches. Ruben voudrait leur faire peur en dressant sa trompe, en barrissant de toutes ses dernières forces, en remuant furieusement ses oreilles comme font tous les éléphants en colère, mais il n'a plus de trompe, plus d'oreilles. Disparues ! Il a perdu sa trompe ! Il découvre qu'il est maintenant recouvert d'une épaisse fourrure, comme un ours. Un petit ours. Ruben se sent rétrécir, rétrécir, il devient tout petit, il n'est plus qu'un ourson minuscule. Il voudrait barrir. Il miaule comme un chaton. Un singe s'empare de lui, le lance comme une balle, un autre singe l'attrape et fait de même et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il tombe au pied d'un arbre et roule dans un sombre terrier.

Quand il se réveille, il fait grand jour. Il remarque un petit tas de fruits délicieux déposés à son attention. Il en barrit doucement de joie. Il est grand temps que je prenne un vrai bain songe-t-il. Il a envie de jouer avec l'eau comme un éléphanteau. Et c'est au petit trot qu'il se dirige vers le fleuve. La vie est vraiment pleine de surprises. Mais que voulait-elle dire au juste par : "La règle c'est chacun son terrier, chacun son territoire et pas d'histoire" ?